L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 78 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

VENDREDI MATIN, 7 FEVRIER.

ARGUMENTS POUR LES ROYALISTES EN FRANCE.

La presse monarchique, en France, ne se fait pas faute d'argumenter des scandales qui se produisent dans la république américaine. Après avoir relaté les événements de la Louisiane, le *Paris-Journal* s'exprime ainsi :

"Voilà les pays où finit la république. Quel exemple alléchant ! La Louisiane a été française. Français ! regardons les différences dont elle est en ce moment la théâtre; et sachons dire que voilà les bienfaits de l'ordre démocratique.

"Je vous ai mis sous les yeux cette histoire lointaine, comme une fable dont les acteurs sont des hommes, au lieu des animaux parlants d'Esope, de Phèdre ou de La Fontaine. Ces compétitions, ces équivoques, ces escamotages et ces invocations finales à la force, dernier argument des républiques encore plus que des monarchies, puisque le droit tient moins de place dans l'état de révolte permanent qui s'intitule république que dans la stabilité monarchique, voilà l'avenir auquel on prétend nous réduire. Cependant que peuvent devenir, en de pareils conflits, le travail qui a besoin de pouvoir compter sur un lendemain et la confiance qui est la garantie des richesse des nations ? Si l'anarchie est une maladie terrible en Amérique, où l'air et l'espace sont prodigués à doses exceptionnelles à un peuple jeune, comment chez nous la même mal a-t-elle des conséquences plus graves. C'est la peste en chambre, au lieu de la peste à l'air libre. Nous, vieille nation monarchique et établissant notre monarchies, pour lutter contre le flot montant des sectes malades ou pervers s'acharnent à nous présenter comme une panacée, dans les conditions où les petits la croient, et les nourriers, entassés en d'étroits logis, se trouvent en présence d'une invasion du choléra. Regardons, d'un côté, le souverain spirituel du monde catholique, qui, vieux, désarmé, abandonné de tout secours terrestre, proteste seul contre la toute-puissance de l'Allemagne couronnée par nos revers; de l'autre côté, instruisons-nous au spectacle des divisions que souille l'esprit démagogique dans une province de la grande république des Etats-Unis.

"Il y a dans ce contraste un enseignement qui rappelle la France à sa vraie véritable et à la tradition de sa grandeur passées. La France monarchique, fille aînée de l'Eglise, tenait tête au monde, et le plus grand prince que la Prusse ait eu disait d'elle : "Si j'étais roi de France, il ne se ferait pas un coup de canon en Europe sans ma permission." La France anarchique, au contraire, —ou la France républicaine, c'est tout un, dans l'histoire présente ou passée, —n'est plus qu'un logement vide ou un corps sans esprit animateur, que qui lui donnerait sympathiquement la vie, quelques ennemis la flattent tantôt, pour mieux l'enlacer, et tantôt se ruinent pour l'écraser. Elle n'a pas même pitié. Elle n'a plus ni la force spirituelle du pape, ni la force matérielle des grands Etats de ce monde, elle tombe au rang d'une Louisiane européenne dont nous n'autres noms, des Warmoth et des Pinchback n'arrachent les haubeaux ! Chacun attend son jour de curée. Basses intrigues, luttes écœurantes à qui satisfaira le plus vite et le mieux son appétit. Si la Louisiane est partagée entre deux législatures et deux gouvernements, notre France semble plus pénétrée encore entre la révolution et la conservation. Notre législature vient de reprendre ses session de ses bancs; cette fois, elle ne doit plus les quitter sans avoir tranché la question de la perte ou du salut public. Il faut qu'elle fasse à la fois l'ordre matériel et l'ordre moral. L'ordre moral dont M. Fligny a déclaré un jour qu'il n'était pas responsable. Eh bien, l'Assemblée doit hérésment se poser en gardienne de l'ordre moral aussi bien que de l'ordre matériel. L'un est inséparable de l'autre, comme l'effet de la cause. Nous défions un pouvoir quelconque de maintenir l'ordre matériel sans se préoccuper de l'ordre moral, dont le président de la République a semblé désavouer la nature et nous recommandons à nos représentants la fière attitude du vieillard du Vatican en face de l'Allemagne, en même temps que nous leur signalons comme un exemple, la république se dévorant elle-même dans les pays livrés à la démocratie.

HENRI DE PÈNE.

UN AVOCAT ENLEVÉ COMME MATELOT.—On lit dans le *Courrier de San Francisco* :

Avant-hier soir, vers neuf heures, un des avocats bien connus de cette ville s'est trouvé victime d'un attentat qui dénote chez ses auteurs une impudence et une audace vraiment incroyables. Voici les faits : Notre "clayer" ayant un peu trop bien dîné, avait cru respirer l'air frais de la baie, et dans ce but, s'était dirigé vers le wharf de la rue Davis. Il venait à peine d'arriver en vue du fleuve et se livrait à ses méditations plus ou moins philosophiques, lorsqu'il se sentit tout à coup saisi par deux inconnus et entraîné vivement vers une embarcation au fond de laquelle il fut jeté sans façon, puis emmené au large.

Tout cela s'est passé avec tant de rapidité, que c'est à peine s'il avait pu se rendre compte de la situation. Ecoutez-le : "Si j'avais encore pu les flanquer à l'eau, dit-il, j'aurais encore pu m'échapper; mais, ne sachant pas nager, je me suis laissé faire. Ils m'ont alors ordonné de prendre un aviron, ce que j'ai fait, et nous avons ramé pendant deux heures environ. Ils m'ont ensuite ordonné de cesser de ramer, et, me tenant en joue avec leurs revolvers, ils m'ont dit que j'étais leur prisonnier, et que, si je faisais le moindre mouvement, ils me feraient sauter la cervelle. Ils m'ont alors attaché les mains et les pieds, et m'ont jeté au fond de la barque, où je suis resté jusqu'à ce que nous soyons arrivés à bord du *Two Brothers*, navire en charge pour Cork (Irlande) et qui devait partir avec la marée. Les deux individus qui m'avaient enlevé m'ont présenté au capitaine comme un matelot qui refusait de s'embarquer, et ils ont ajouté que j'avais déjà fait mon coup de main à bord de plusieurs navires. Le capitaine a ri de bon cœur, et m'a dit que j'étais un bon garçon, et que j'irais très bien. Dans sa crainte d'offusquer la délicatesse de mes sentiments, il a même poussé la délicatesse jusqu'à me donner 50 dollars pour mon mois, plus il m'a ordonné de descendre à sa cabine jusqu'à ce que ses services soient réclamés sur le pont. L'intention fut accompagnée d'un geste auquel les "lawyers" sont peu habitués, et auquel il n'y a rien à répliquer.

Que faire ? Il fallait bien se soumettre et dévorer silencieusement son affront. Quelques instants après, une embarcation avait été ouverte. Elle amenait deux matelots qui devaient compléter l'équipage. Le pauvre captif comprit alors que c'était la dernière chance de salut qui s'offrait à lui, et, dès que le patron de l'embarcation fut monté sur le pont, il s'élança sur le gaillard d'avant en appelant à son secours. Heureusement pour lui que, par le plus grand des hasards, cet homme le connaissait parfaitement et lui promit d'informer les autorités de sa mésaventure.

Sur ces entrefaites, le capitaine du navire arriva à bord et, comprenant qu'il allait se mettre une fort mauvaise affaire sur les bras, il préféra abandonner les 60 dollars qu'il prétendait avoir payés, et laissa partir le malheureux lawyer. Arrivé à terre, celui-ci s'empressa de faire les démarches nécessaires afin de faire arrêter le capitaine et intenter un procès en dommages-intérêts, pour enlèvement, faux emprisonnement et mauvais traitements. Nous ignorons encore s'il a réussi à empêcher le départ du *Two Brothers* et à actionner le capitaine.

INCONVÉNIENTS D'UN CHEMIN DE FER AÉRIEN.—Nous lisons dans le *Courrier des Etats-Unis* :

Un accident qui, sans la présence d'esprit du mécanicien et du chauffeur, aurait certainement été un désastre, est arrivé avant-hier après-midi sur le chemin de fer aérien de la 6e avenue. Au moment où un train de deux wagons, contenant une douzaine de voyageurs et descendant de la Bowling Green, arrivait au coin de la 10e rue, le tuyau alimentaire de l'engin a éclaté et la tige, lancée avec violence, a brisé les chaudières, les a percées. La vapeur s'est échappée aussitôt en nuages, et les voyageurs, saisis d'effroi et s'attendant à la seconde en seconde à une explosion, se sont précipités sur la plate-forme de derrière du dernier wagon.

Le seul moyen possible d'évasion était très périlleux. Il consistait à marcher le long du faîtage et glissant, élevé d'une vingtaine de pieds au dessus du sol, jusqu'à un endroit éloigné de quatre-vingts pieds environ de la scène de l'accident, et de descendre le long de l'échelle fixée à une fenêtre. Tenter l'aventure était extrêmement périlleux, et tandis que plusieurs hommes, plus résolus ou plus désespérés que les autres, se hasardaient à marcher sur la corde raide, d'autres préféraient courir le risque que d'attendre sur place d'être réduits en atomes par une explosion qui les croyaient certaine. Disons à leur honneur que, malgré leurs craintes, ils n'ont pas perdu leur centre de gravité, et sont arrivés sans accident au point de salut, c'est-à-dire à l'auvent d'où ils ont escaladé une fenêtre à laquelle ils attendaient trois jeunes dames qui, émerveillées de leur adresse d'équilibriste, les ont embrassés sur les deux joues, "au nom de leurs sœurs."

Les autres voyageurs ont attendu comme le Roi Tweed, c'est-à-dire comme des Romains, que leur tour sort accordé. La foule, après avoir longuement considéré les malheureux échoués sur le rail aérien, a eu l'idée qui suffisait d'une échelle pour les permettre de descendre. L'échelle a été apportée, mais elle était un peu courte, et la descente ne s'est pas opérée sans péril. La personne la plus à plaindre a été une dame de la société qui se trouvait dans le train. Dans sa crainte d'offusquer la délicatesse en s'engageant, *coram populo*, sur l'échelle périlleuse, elle a voulu, malgré un froid glacial, attendre que la nuit fut venue.

Vinrent elle nuit, ne ouvrir de son voile.

Au rapport de témoins oculaires, cette détermination de la dame, de ne pas exposer ses jambes à la vue du peuple souverain, a considérablement déçu la foule amassée sur le point de départ, plusieurs policemen qui, au lieu de se rendre de quelque utilité, échangeaient des propos égrillards à attribuant à la pour du spectacle.

A l'avenir, chaque agent de chemin de fer aérien aura pouvoir d'une échelle de corde, afin, en cas de nouvel accident du genre de celui que nous venons de rapporter, que voyageuses et voyageurs puissent gagner la terre ferme.

—C'est à ne pas croire !

Il y a quelques jours, pour des motifs restés inconnus, on séparait au Jardin des Plantes le singe à tête noire, du Brésil, de sa compagne, avec laquelle il vivait en tête à tête depuis plus d'un an.

Le malheureux singe en avait conçu une profonde douleur. Le 5 janvier, il a été trouvé mort dans un coin de sa cage. Le pauvre animal avait un front une horrible blessure qu'il s'était faite en se frappant la tête contre le mur.

En un mot, il s'était suicidé. Si les animaux s'en mêlent !!!

UN MARIAGE HINDOU.

Dans un feuilleton sur *les Mœurs des femmes de l'extrême Orient*, que publie *l'Avenir National*, M. Louis Jacolliot raconte de la manière suivante les cérémonies d'un mariage hindou. C'est à Trinquemalé que la scène se passe.

Arrivés à la pagode, nous fûmes obligés, la famille sir Hastley et moi, de laisser s'accomplir la cérémonie religieuse sans nous. Pentrée du sanctuaire nous était interdit comme à d'impurs belatti (étrangers).

Chose étrange ! il n'est pas un seul Européen dans l'Inde qui ait pu jusqu'à ce jour, soit par autorité, soit par corruption, obtenir des brahmes l'entrée du sanctuaire de leurs temples. Ils vous vendront leurs bayadères, leurs femmes même, si l'on sait s'y prendre et être discret ; mais ils ne vous permettront pas de pénétrer dans l'enceinte réservée de la pagode, quand bien même vous feriez luire à leurs yeux tous les trésors de Kanawer ou de Golconde.

Corruption d'un côté, fanatisme de l'autre : voilà le résultat infaillible de tout despotisme sacerdotal.

La cérémonie religieuse dura peu. Elle se borna à une simple ablution dans l'étang sacré de la pagode, car elle est concordait pas avec les fêtes de la nubilité de Lackmy, et à l'invocation suivante que le brahme officiant récita en présence des deux époux à l'autel du Linçam :

"Que Brahma unisse vos âmes d'un lien indissoluble et que la vertu soit ce lien. Que dans vos cœurs n'entre jamais ni le déconfit ni l'oubli, mais bien qui délaigne sa femme est maudit de Dieu. Une femme fidèle sauvera son mari ne peut espérer d'entrer au séjour céleste.

"Respect donc votre union les époques qui ne sont point favorables, car celui qui se livre en tous temps aux plaisirs de l'amour offense le Seigneur, qui, pour ce fait, lui lance point une nombreuse postérité.

Vous consacrerez à Dieu l'aîné de vos fils, car c'est lui qui accomplira sur votre tombe les cérémonies funéraires qui lavent les dernières souillures, et qui vous permettront d'entrer dans le séjour des âmes purifiées."

Lorsque le prêtre eut terminé sa prière, le cortège reprit sa marche dans l'ordre qui avait déjà été observé, et comme Poumon Rossemdrel, le marié, n'habitait pas Trinquemalé, la jeune femme fut reconduite à la maison de son père, Nalla Tamby, qui servit de domicile conjugal pour la suite de la cérémonie.

Arrivés dans la véranda de la demeure de Nalla Tamby, Poumon Rossemdrel offrit à sa jeune femme du riz grillé, un jeune chevreau à moitié rongé et deux jeunes serpents.

Lackmy mangea le riz grillé en le partageant avec son mari, rendit la liberté aux deux colombes, et, ayant pris dans sa main droite le jeune chevreau, elle franchit le seuil de la maison en prononçant les paroles suivantes :

"Je suis vierge, n'ayant point encore connu l'homme. Que mes yeux se ferment pour toujours à la lumière, plutôt que de s'arrêter sur un autre visage que celui de mon époux ! Que ma voix s'éteigne dans mon gosier plutôt que de prononcer des paroles d'amour pour un autre point à ses oreilles ! Que je meure plutôt que de laisser dérier mon pagne par une autre main que la sienne !

L'invocation du prêtre brahme et ce serment de la jeune mariée datent de l'époque patriarcale indoue.—Le riz grillé, mangé en commun par les deux époux, indique leur mûlu sur la terre. Les deux colombes qu'ils envolent sont un signe de l'union à deux âmes sur ciel. Ils savent traverser la vie ensemble et rester unis comme le jeune chevreau à toison rouge que la jeune femme reçoit de son mari. —Ce serment est confondant de simplicité, et ne manque pas de grandeur.

Après les paroles que Lackmy venait de prononcer, Poumon Rossemdrel lui passa au cou un tali d'or, sorte de collier qui contient sur une plaque cylindrique le chiffre et le sigue de la caste des deux époux.

Le mariage était accompli, moins unformalité des plus étranges dont nous allons vous rendre compte.

Manou, le plus ancien des législateurs de l'Inde, exposant les principes relatifs au mariage, a dit :

"Il est enjoint au sage de ne point s'allier à une femme affligée de phthisie, de dyspepsie, de lèpre blanche, d'épilepsie ou d'éléphantiasis.

"Qu'il prenne une femme bien faite, dont le nom soit agréable, qui imite la démarche gracieuse d'un cygne ou d'un jeune éléphant, dont le corps soit revêtu d'un léger duvet, dont les cheveux soient fins, les dents petites et les membres d'une délicieuse charmante."

D'après ce texte, toutes les femmes atteintes d'une de ces maladies ou de quelque difformité secrète, et qui malgré cela se marient, peuvent être répudiées par leurs maris du moment où ils s'apperçoivent de ces infirmités. Mais si la maladie vient frapper la femme après le mariage seulement, il n'y a pas lieu à répudiation.

Pour prévenir toute supercherie, mais surtout pour empêcher que le mari ne vienne à répudier sa femme un beau jour de quelque temps pour une maladie contractée depuis le mariage, il est d'usage, dans les hautes castes surtout, pour qu'un pareil événement n'ait un déshonneur, de dévoiler devant un certain nombre de témoins les charmes les plus secrets de la jeune femme, et de ne terminer le mariage qu'après avoir la preuve qu'elle n'est atteinte d'aucune des infirmités que Manou a cons dérées comme une cause de nullité.

Les témoins inscrivent leurs déclarations sur un registre *ad hoc* tenu par le chef de la caste. Quatre sont choisis par le père et quatre par le mari. Les femmes n'étant pas admises en justice, les hommes seuls peuvent servir de témoins.

Sir John Hastley et moi fûmes désignés tous les deux, l'un par Nalla-Tomby et l'autre par Poumon Rossemdrel, pour faire partie de l'ambassade. Les six autres témoins furent pris parmi les membres des deux familles.

Nous fûmes introduits dans un vaste salon garni de divans, dont les tentures soie et cachemire, par leurs mille nuances, chatoyaient agréablement aux regards. C'est là que la jeune Lackmy devait nous être présentée.

Je n'osse craint de froisser Nalla-Tamby et son gendre, j'osse déclinez l'honneur de faire partie de ce singulier jury. Dans leur liberté exagérée, les mœurs des Indiens ont presque toujours quelque côté séduisant et poétique ; mais cette coutume, cette exhibition légale avait quelque chose de brutal qui froissait mes sentiments intimes.

Comme je communiquais mes réflexions à sir John, un peu bas, discrètement écartée dans le fond de l'appartement la jeune passet la jeune fille, qui s'approcha de nous, accompagnée d'une de ses suivantes et de la mère de son mari.

Lackmy était enveloppée de la tête aux pieds dans un pagne de cachemire frangé d'or. D'un geste d'épaule, elle rejeta l'étoffe qui lui tombait le long de son corps, s'écroula autour de ses pieds, et elle parut à nos yeux éblouis dans tout l'éclat de sa virginale beauté.

Elle avait treize ans.... l'âge où la femme atteint son entier développement sous ces chaudes latitudes.

L'impression pénible que j'avais ressentie au début s'envola rapidement, à la vue de l'admirable créature que j'avais devant moi ; et, laissant les Hindous faire leur métier d'experts, j'admirais dans cette enfant une des plus parfaites beautés qu'il m'ait été donné de voir sur cette terre classique de la délicatesse et de la pureté des formes. Sir John, le grognon incrusté dans l'oui, exprimait comme il eût fait d'un cheval de race.

Debout dans un flot de cachemire, à cinq pas de nous, la tête inclinée, le regard inquiet de la biche surprise dans les halliers, le corps légèrement penché en avant sur ses genoux fléchissant à demi, les épaules, la poitrine et les hanches largement développées, la jambe irréprochable, des mains et des pieds d'un modèle et d'une finesse d'attache qu'on ne trouve qu'en ce pays du soleil, le bras déployé dans sa force, gracieusement ramené sous les seins .... Lackmy avait, sans s'en douter, le style antique de la véritable beauté. Tout à coup, il s'est reconnaître la jeune fille qui m'avait frappé tout si original. Il s'approcha d'elle et lui dit :

C'est donc vous, mademoiselle, qui vous faites voiturer pour rien.

Rosine F.... le reconnut à son tour et se mit à rire aux éclats.

—Oui, moquez-vous, dit-il. Dans une autre circonstance, je vous aurais fait perdre une superbe place, deux cents francs, deux rodingotes par an et presque rien à faire.

Ces paroles émurent la douriate.

—Il ne faut pas trop m'en vouloir, dit-elle. En sortant du magasin, j'ai vu un équipage qui me tendait les bras. Il y avait bien longtemps que j'avais envie d'aller en voiture, sans me payer la course. Je n'ai pu résister à la tentation.

Fort bien, mademoiselle, mais pour qui me prenez-vous, moi, sur le pavé.

—Ah ! soyez tranquille, brave homme. Si on fait des bêtises, on sait les réparer. J'ai pris des informations. Votre maîtresse, Mme de Z...., est une pratique du magasin. Je suis allée la voir. Je lui ai détaillé la chose. Elle en a ri comme une folle, comme j'en aurais ri moi-même. Il y a un ancien qui dit : "Quand on a ri on n'a plus la force de se fâcher." Si bien que madame de Z.... qui ne vous a pas encore remplacé consent à vous reprendre à son service.

Ainsi a fini l'aventure, une vraie charge de fleuriste, comme vous voyez.

—Le village de Montrouge s'est relevé de ses ruines. Le clocher de l'église est reconstruit ainsi que toutes les maisons bordant la route d'Orléans. Néanmoins, les constructions de la zone sont toujours abattues, car les propriétaires n'ont pas encore touché d'indemnités. D'ailleurs, le génie militaire défend aux particuliers de réédifier sur la zone. C'est avec les plus grandes difficultés qu'il a autorisé la municipalité de Montrouge à relever le mur d'enceinte de son cimetière.

Le fort de Montrouge reconstruit à nouveau est presque entièrement terminé. Les deux casernes intérieures ne seront pas relevées sur le modèle primitif, car il n'y en aura plus qu'une seule à deux étages, qui servira de logement aux officiers. Quant aux soldats, ils logeront dans les casemates que l'on va construire sur tous les flancs du fort.

Le président de la République vent en effet soustraire les soldats au contact des villes ; et il a décidé à cet effet que tous les forts des environs de Paris seraient aménagés de façon à recevoir un régiment au minimum.

Quant à l'ordre intérieur dans Paris, il serait assuré par les gardes municipales, les gardiens de la paix et la gendarmerie mobilisée.

Les forts de Mô trouge, Issy, Vanves, sont dans ce moment relevés leurs courtines, bastions cavaliers, remblais de nouveau pour recevoir la destination que nous venons d'indiquer.

Nous avons donc maintenant l'explication de ces travaux, dont le bit avait d'abord échappé à la presse, et a causé momentanément un vif mécontentement.

Mais il y a encore une autre pensée qui a présidé à ces réédifications.

Outre qu'ils serviront de casernement, annuliés que la nouvelle enceinte de forts établissent les points culminants des environs aura été décidée en principe et aura reçu un commencement d'exécution, les forts actuels deviendront des arsenaux destinés à ravitailler les forts avancés et contiendront les réserves en hommes et en munitions.

De cette façon, il y aura économie de transport, sécurité pour les habitants de Paris, qui se trouvaient dans le voisinage d'une manutention de munitions, et enfin ces arsenaux et ces ravitailleurs magasins fortifiés à l'épreuve des projectiles.

UNE CHARGE DE FLEURISTE.—Paris est assez saturé d'histoires lugubres, pour qu'il soit de saison de conter des aventures gris-perle.

Dans la première quinzaine de décembre, un mardi soir, 3 de Rosne F....., jeune et jolie fleuriste, sortait du magasin Choisout, où elle venait de porter de l'ouvrage. Ses yeux se portèrent alors sur une voiture bourgeoise qui était arrêtée dans la rue Neuve-des-Petits-Champs, et dont la portière était restée ouverte. Je ne sais quelle idée lui passa par la tête, mais elle s'élança dans la voiture ; puis au moment où le cocher qui descendait de son siège et que la secousse avait réveillé, vint lui demander en se frottant les yeux et en croyant voir sa maîtresse, où il fallait aller, elle répondit avec volubilité le nom de la rue Blanche, pour laquelle elle prit le brave homme par la main, le conduisit sous un réverbère de l'avenue de Neuilly, lui montra son piquant visage et s'enfuit en riant aux éclats.

Tiens ! ce n'est pas maîtresse !

L'infortunée Schirmer—c'était le nom du cocher—ne tarda pas à s'apercevoir de sa méprise. Mais ce fut en vain qu'il attendit jusqu'à minuit. Il lui fallut retourner à l'hôtel où sa maîtresse furieuse et qui avait été prévenue par un voisin, l'attendait chez elle, malgré une pluie battante, lui donna son compte sans vouloir l'entendre.

A trois jours de là, Schirmer, en quête d'une nouvelle place, se promenait sur le boulevard Bonne Nouvelle, l'œil morne, la tête baissée. Tout à coup, il crut reconnaître la jeune fille qui lui avait joué un tour si original. Il s'approcha d'elle et lui dit :

C'est donc vous, mademoiselle, qui vous faites voiturer pour rien.

Rosine F.... le reconnut à son tour et se mit à rire aux éclats.

—Oui, moquez-vous, dit-il. Dans une autre circonstance, je vous aurais fait perdre une superbe place, deux cents francs, deux rodingotes par an et presque rien à faire.

Ces paroles émurent la douriate.

—Il ne faut pas trop m'en vouloir, dit-elle. En sortant du magasin, j'ai vu un équipage qui me tendait les bras. Il y avait bien longtemps que j'avais envie d'aller en voiture, sans me payer la course. Je n'ai pu résister à la tentation.

Fort bien, mademoiselle, mais pour qui me prenez-vous, moi, sur le pavé.

—Ah ! soyez tranquille, brave homme. Si on fait des bêtises, on sait les réparer. J'ai pris des informations. Votre maîtresse, Mme de Z...., est une pratique du magasin. Je suis allée la voir. Je lui ai détaillé la chose. Elle en a ri comme une folle, comme j'en aurais ri moi-même. Il y a un ancien qui dit : "Quand on a ri on n'a plus la force de se fâcher." Si bien que madame de Z.... qui ne vous a pas encore remplacé consent à vous reprendre à son service.

Ainsi a fini l'aventure, une vraie charge de fleuriste, comme vous voyez.

H. BIER,
STOCK BROKER,
No. 33 Carondelet street, back office.
State and City Taxes paid at a liberal discount.
16 juin—1an

RICHARD FROTSCHER,
MARCHAND DE GRAINES
12 rue Dauaine,
Vend les célèbres **Graines pour Jardinage**, de RUST, qui sont les plus estimées dans les marchés du Nord.
6 janv—1m
LEON QUEYROUZE OSCAR BOIS

QUEYROUZE & BOIS,
MARCHANDS EN GROS DE
EPICERIES, VINS, LIQUEURS
ET
toutes sortes de produits de l'Ouest.
Aux Magasins bleus.
Coin Vieille Levée et Bienville,
17 juil—1an Nlle-Orléans.

HORTICULTURE FRANÇAISE.
ARBRES FRUITIERS, ROSIERS, VIGNES, PLANTES, etc.
Sous l'Hôtel St. Charles.
M. PELLORCE a l'honneur d'annoncer à ses amateurs qu'il possède une immense quantité de PLANTES du premier choix et de toute espèce, arrivées par le dernier steamer, en parfait condition, les quelles seront vendues à des prix excessivement réduits
16janv—1m

HORTICULTURE FRANÇAISE.
Plants, Plants.
Grande exhibition de Plants d'Europe, importation directe des pépinières, par le dernier steamer, tels que : Camélias, Magnolias, Palmiers, Orangers, nouveauté de Rosiers et choix, Bulbes, Oignons, graines de fleurs, légumes, Arbres fruitiers, Potiers, Pommiers, Pêchers, Cerisiers, Abricotiers, Vignes, Framboisiers en arbre, Framboisiers, Perpétuels, Fruit naturel de toutes espèces pesant trois livres et fructifié dans un tonneau de verre dont il ne peut sortir sans casser le vase. Ceci mérite l'attention des amateurs. Ventes à des prix excessivement réduits.
S'adresser au magasin du BON JARDINIER, rue Carondelet, No 1 ligne Canal. 2déc—3m

Il était attendu depuis longtemps—I est arrivé.
LE MICROSCOPE UNIVERSEL.—C'est le meilleur, le plus économique, le plus utile des microscopes pour la famille, pour les écoles, les aînées, pour reconnaître l'argent contrefait et découvrir les merveilles du monde microscopique.
C'est à l'usage des médecins, des professeurs, des étudiants et des familles. On n'a pas besoin d'ajouter le plus économique, le plus utile des microscopes pour examiner les fleurs, les insectes, les aînées, pour reconnaître l'argent contrefait et découvrir les merveilles du monde microscopique.
Il